

LA CULTURE DU BANANIER AU CAMEROUN

Tard venu à la culture de la banane fraîche d'exportation, le Cameroun français tient dans ce domaine une place importante. C'est en outre le seul représentant des territoires français d'Outre-Mer qui pratique, de façon presque exclusive, la culture du bananier « Gros Michel ».

Historiquement, ce fut en 1931 que quelques rares colons firent cette tentative. A cette époque, le Cameroun sous mandat britannique exportait déjà par le port de Tiko plus de 10.000 t. par an de bananes fraîches sous le pavillon de la Woermann Line. Le transport Tiko-Hambourg durait 14 jours. La Woermann Line, désirant augmenter le tonnage exportable, incita les colons français à entreprendre la culture du Gros Michel. Des tentatives virent le jour à la Dibamba et à M'Banga. Cette dernière fut une réussite et il se créa un véritable mouvement de culture.

La période 1931-1935 vit donc le lancement de la culture du Gros Michel au Cameroun français. Le fret d'exportation était encore aléatoire, les expéditions s'effectuant sans qu'un service spécialisé et régulier existât. La compagnie Fabre-Freyssinet créa en 1935 un service bananier Douala-Marseille, auquel se joignit par la suite l'armement Martin.

Pendant la durée de la guerre, les planteurs purent continuer à entretenir leurs cultures grâce aux primes consenties par la Compagnie des Bananes et à l'organisation de la SOCOBANANE, Société Coopérative pour la préparation de la banane sèche, de sorte que dès la fin des hostilités, ils se trouvèrent en bonne position pour reprendre leur activité normale. Mais les transports demeurèrent limités, et l'on dut établir un quota d'exportation d'après la surface cultivée. Ce quota laissa une certaine aisance pendant les périodes creuses qui suivent les tornades, mais s'avéra insuffisant pendant les périodes de pointe, entre octobre et mars, aussi les planteurs se virent contraints trop souvent d'abandonner une partie de leur récolte. Au cours de ces dernières années, cette situation s'est notablement améliorée avec la fréquence des chargements, qui est passée de 18 en 1947, à 27 en 1948, 37 en 1949 et 51 en 1950.

Les exportations ont naturellement suivi la même progression : 17.238 t. en 1947, 29.869 t. en 1948, 35.074 t. en 1949 et 49.054 t. en 1950.

Sur les 49.000 t. de 1950, 14.200, soit près de 30 % de la production, ont été dirigées sur les ports étrangers, en particulier vers les pays nordiques. La Suède, par exemple, a reçu du Cameroun au cours de 1950 un tonnage supérieur de 40 % à ses importations bananières de 1948. En cas de saturation du marché français, dont la capacité d'absorp-

tion évaluée à 255.000 t. n'est pas loin d'être atteinte, le Cameroun aurait donc la ressource d'élargir la place qu'il occupe déjà à l'étranger.

Répartition des plantations.

La carte ci-jointe indique la répartition et la surface des plantations. La culture est, comme on le voit, exclusivement localisée le long du chemin de fer du Nord, pratiquement entre M'Banga (km 65) et Manengoteng (km 127). Elle constitue une saignée dans la zone forestière, atteignant 6 km de largeur au maximum sur 60 de longueur.

Les plantations se répartissent en cinq groupes : M'Banga, Moundeck-Mombo-Djunbo, Nyombé-Penja, Loum chantiers, Loum-Lohé-Lala-Manengoteng. Celui de Nyombé-Penja, dans lequel se situe la station de l'Institut des Fruits et Agrumes Coloniaux, est de beaucoup le plus important ; il s'étend depuis la voie ferrée jusqu'à la frontière franco-britannique.

Toutes sont établies sur terrain volcanique, sauf entre Moundeck et Mombo où dominant plutôt le sable et la cinérite, ou « pouzzolane », sorte de scorie volcanique très riche chimiquement, mais dont la structure rend les éléments à peu près inassimilables. Cette partie entre Moundeck et Mombo est d'ailleurs sans intérêt.

Cette région mise à part, la zone bananière est d'une richesse exceptionnelle. La nature volcanique de son sol, sa composition physique et chimique, l'aspect de la végétation, tout concourt à placer la zone de culture de la banane au Cameroun parmi les situations les plus riches du monde.

Des analyses nombreuses ont été faites. Nous en donnons quelques-unes à titre purement indicatif.

En général le pH est relativement élevé pour une culture bananière.

Ajoutons que les plantations suivantes :

km 68 — km 95 — km 98 — km 102 sont très belles, celle du km 110, moyenne, celles des km 74 — km 82 portent des plantes peu vigoureuses.

Les plantations au-dessous de 100 hectares sont les plus nombreuses. On en compte peu au-dessus de 200 hectares. Les proportions sont les suivantes :

au-dessous de	50 hectares plantés	18 %
entre 50 et	100	40
de 100 à	200	29
de 200 à	500	9
de plus de	500	4

	M'BANGA	MOUNDECK	MOMBO	PENJA	PENJA	LOUM	LOHÉ
	Plantation km 68	Plantation km 74	Plantation km 82	Plantation km 95	Plantation km 98	(chantiers) Plantation km 102	Plantation km 110
Sable grossier.	56	1	325	116	0	187	88
Sable fin.	318	142	190	236	608	157	255
Limon.	626	857	485	648	392	656	657
pH.	6,4	6	7,2	6,3	6,2	6	6,1
CaO.	1,02	0,62	1,24	10,05	8,22	3,64	0,35
N.	2,24	0,35	1,22	3,50	4,22	5,74	1,50
P ₂ O ₅	0,84	0,13	0,55	8,73	1,92	5,61	0,06
K ₂ O assimilable.	0,38	0,62	14,84	1,11	2,33	0,89	0,59

Il ne s'agit ici que de plantations européennes, car les cultures indigènes sont inchiffrables. Elles sont pour une grande partie organisées en coopératives et contribuent à l'exportation dans une proportion qui s'accroît sans cesse.

En 1947, on ne comptait que 2 de ces organisations ; la Société de Prévoyance du Mungo (administratif) et la SAPIRM. Leur participation n'était alors que de 4.380 t., soit 13,8 % du tonnage total, mais leur nombre a été porté à 5 en 1948, à 9 en 1949, à 16 en 1950. Au cours des deux dernières années elles ont exporté 8.900 t. et 16.700 t., soit respectivement 25 et 34 % du tonnage total.

Cette proportion serait encore plus élevée si certains indigènes ne trouvaient plus expédient de vendre leur récolte aux petits planteurs européens, dont la production réelle se trouve ainsi faussée.

Le tableau suivant donne les variations du prix F. O. B. du kg de bananes en fr. C. F. A. pour les trois dernières années :

PRIX F.O.B. DU KG DE BANANES
(FRANCS C.F.A.)

	1948	1949	1950
Janvier.	22,86	17,09	14,49
Février.	20,18	22,95	18,58
Mars.	23,75	27,55	22,90
Avril.	26,87	33,33	23,20
Mai.	25,95	24,60	19,51
Juin.	33,21	18,29	22,69
Juillet.	29,99	19,16	13,33
Août.	31,91	9,15	12,84
Septembre.	29,10	14,40	18,65
Octobre.	26,13	16,98	14,24
Novembre.	18,99	9,28	12,59
Décembre.	12,76	14,70	10,77

La superficie des plantations européennes est actuellement de 5.400 hectares environ.

Variétés cultivées.

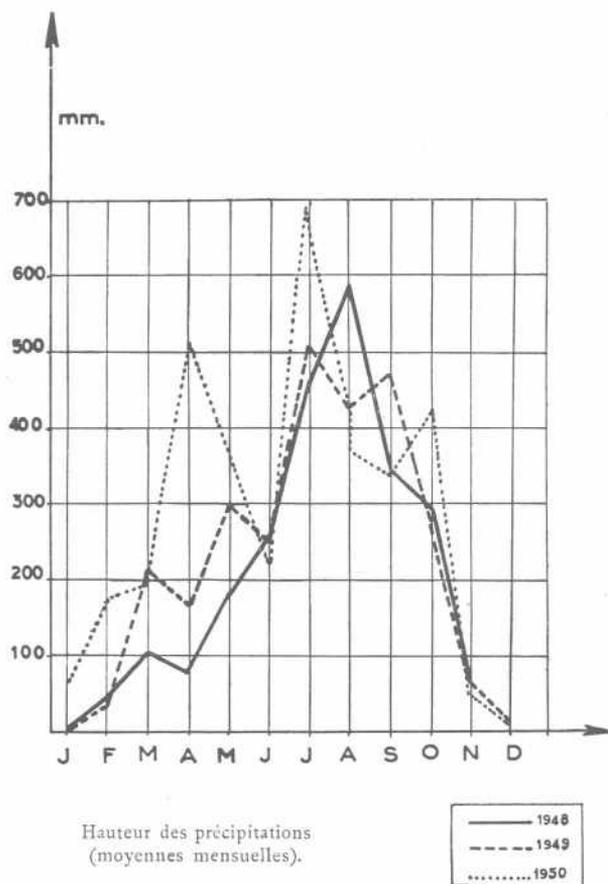
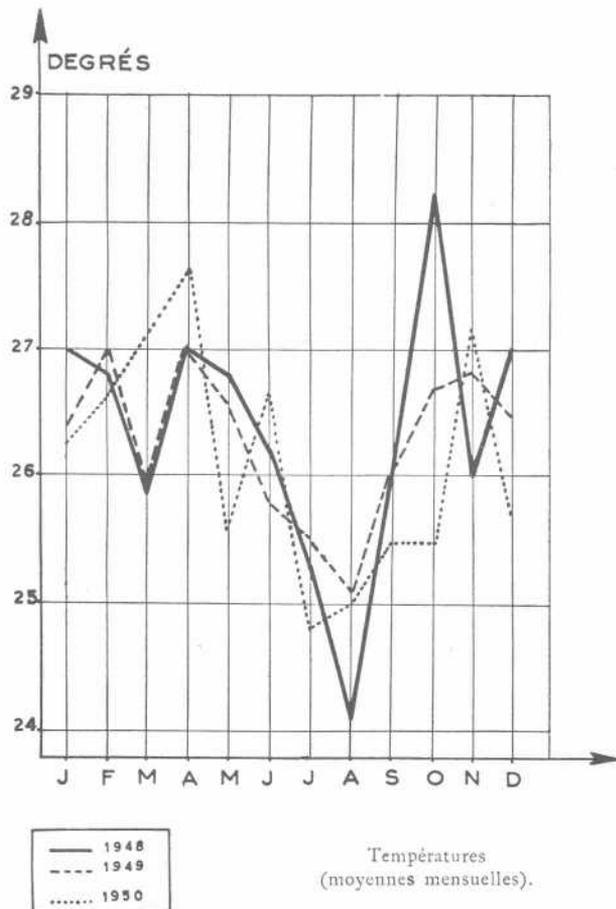
A ce titre un planteur camerounais répondrait que la seule variété cultivée est le Gros-Michel. Ce bananier a été souvent étudié au point de vue génétique. C'est une des variétés les plus cultivées mondialement, particulièrement en Amérique Centrale. Les spécialistes ne sont pas d'accord sur sa détermination botanique exacte. Le nom de *Musa sapientum* est impropre. L'ancêtre séminifère du Gros-Michel est *Musa acuminata*. C'est le grand bananier des plantations d'Amérique Centrale, qui élève son pseudo-tronc quelquefois à 5 m de hauteur et dont le sommet des feuilles peut culminer à 7 et 8 m. Sa vigueur est étonnante, si l'on songe qu'en une année et moins ce bananier atteint sa taille définitive avec un diamètre de 30 cm à hauteur d'homme.

Au Cameroun cependant il ne dépasse guère 4 m 50 de hauteur. Son régime est en moyenne de 20 kg, mais en Amérique Centrale on cite des moyennes de 40 kg.

A vrai dire, le Gros-Michel n'est pas le seul cultivé. Certains planteurs du Cameroun avaient introduit de bonne heure, de Guinée, le bananier nain, ou *Musa sinensis*, au moment où ils avaient de la peine à trouver des souches de Gros-Michel ; il en subsiste encore à l'heure actuelle une plantation de quelques dizaines d'hectares dans la région de Penja.

Le Sinensis est traité en culture extensive à la façon du Gros-Michel. Dans ces conditions, malgré sa taille qui lui permet de mieux résister aux tornades et la possibilité de le cultiver à grande densité, il ne donne pas un rendement sensiblement supérieur à cause de la faiblesse de son régime : 17 kg en moyenne à peine. Le planteur qui continue à l'entretenir lui reconnaît surtout l'avantage de fournir une récolte aux périodes creuses qui suivent les tornades, au moment où les wagons ne manquent pas et où les prix sont favorables. Avec l'élargissement du quota, cette situation peut changer, d'autant plus que la nécessité des emballages constitue pour le Sinensis un handicap sérieux.

Naturellement, il n'est pas fait état ici des nombreuses variétés de plantains qui sont cultivées dans les jardins



indigènes pour les seuls besoins de la consommation locale. Seul le Gros-Michel fera l'objet de la présente étude.

Climatologie de la région bananière.

Les graphiques ci-joints reproduisent les observations relevées à la Station de Nyombé.

Ces graphiques montrent que l'on a affaire à un climat équatorial, à deux saisons bien tranchées : une saison sèche de novembre à février et une saison des pluies de mars à octobre, mais ne se déclarant nettement qu'à partir de mai. C'est pendant la période pré-pluvieuse de mars-avril que les travaux de plantation se placent le plus favorablement.

La grande perméabilité des sols fait qu'ils s'imbibent rapidement, mais perdent aussi facilement leur eau, de sorte que, si l'on ne prend aucune précaution contre l'évaporation, les bananiers peuvent souffrir en fin de saison sèche, bien que celle-ci soit de durée relativement courte. Le phénomène est surtout sensible en terrain décliné.

On a pensé à l'irrigation, mais des difficultés d'installation inhérentes au relief, la rendent irréalisable, tout au moins économiquement.

Avec les changements de saison apparaissent les tornades, qui sont une caractéristique de la zone bananière au

Cameroun. Elles arrivent ordinairement entre février et avril, et à un moindre degré vers le mois d'octobre. Les dégâts qu'elles causent aux cultures sont considérables, allant quelquefois jusqu'à la destruction totale, mais elles se localisent parfois à des régions bien délimitées, C'est ainsi qu'en 1951, la Station de l'I. F. A. C., dont l'étendue ne dépasse pas 50 hectares, a été à peu près seule éprouvée.

Les planteurs considèrent qu'il est normal qu'une plantation soit détruite en moyenne tous les 5 ans, cependant ce taux est largement dépassé entre les années 1949 à 1951 pour le terrain de l'I. F. A. C. où l'on a relevé sur un carré de 1.000 souches les pertes suivantes :

1949	1950	1951
140 en février,	140 en janvier,	130 entre janv. et
90 entre févr. et	120 entre janv. et	avril.
juil.,	avr.,	
270 en juillet,	350 en avril,	400 en avril.
50 entre juil. et	80 entre avril et	
déc.	déc.	

Bien que ces dégâts soient tempérés par la repousse rapide des rejets, leur incidence sur la récolte de l'année est encore appréciable, et l'on peut bien dire que les tornades sont l'une des caractéristiques essentielles des conditions de la production bananière au Cameroun.

CONDITIONS ACTUELLES DE LA CULTURE AU CAMEROUN

Défrichement, Plantation.

Les premiers planteurs brûlaient la forêt, mais l'exemple de la Compagnie des Bananes, qui s'inspirait des méthodes employées en Amérique Centrale, les a amenés peu à peu à ménager la matière organique. Actuellement les défrichements de forêt ne se font plus que de la manière suivante : le sous-bois est d'abord dégagé, les petits arbres sont abattus ; seuls les plus gros sont conservés provisoirement. Leur nombre, généralement peu élevé, ne constitue pas une gêne insurmontable pour le piquetage. La plantation se fait alors sous leur couvert, dans des trous sommaires. Le reste de la forêt, lorsque les bananiers commencent à pousser, est abattu à son tour. On dégage les branches qui peuvent gêner le bananier, et l'on rabat constamment les repousses ; sous l'effet de ce traitement, les arbres finissent par dépérir.

Il y a peu de chose à dire sur ce mode de préparation du terrain qui a fait ses preuves, si ce n'est que les trous devraient être plus grands et la plantation plus profonde. La présence des souches d'arbres ne permet pas une préparation plus complète, mais le procédé est économique et les réserves du sol compensent, pour l'instant, l'absence des labours. Ce n'est que par la suite, lorsque le temps aura fait son œuvre et que les souches auront entièrement disparu, que l'opportunité de la culture mécanique pourra se poser.

Les planteurs qui sont arrivés à ce stade et s'occupent actuellement de renouveler leurs plantations l'entendent bien ainsi, puisque ceux qui le peuvent se sont déjà pourvus de tracteurs. Il est réconfortant de constater que la vie de facilités qu'ils ont menée jusqu'ici ne les a pas empêchés d'être perméables au progrès.

Beaucoup cherchent leur voie, aussi les pratiques qui sont décrites ici ne doivent pas faire préjuger ce qu'elles seront dans quelques années.

Le sol ne reçoit donc aucune façon culturale, et la trouaison se limite le plus souvent à la dimension du matériel à planter, bien qu'on reconnaisse généralement la nécessité de plus de soins à la plantation. La Compagnie des Bananes est une des rares exploitations qui se soit fixé une règle et qui l'applique : les trous y ont 0,40 m en tous sens, et le rejet y est placé à 0,40 m au-dessous du niveau du sol.

Les intervalles entre les plants varient souvent à l'intérieur d'une même plantation. On se livre alors à des essais, essais évidemment grossiers et peu susceptibles d'amener une conclusion. Les modes les plus répandus sont,

en mètres : $5,50 \times 5,50$; 5×5 ou $4,50 \times 4,50$ en carré ou en quinconce, avec 3 porteurs et 3 rejets, plus les rejets de remplacement, et 4×4 avec 2 porteurs et 2 rejets, plus les rejets de remplacement ; mais on trouve aussi 4×4 et $3,50 \times 3,50$ avec un porteur et 2 rejets échelonnés, sans compter le rejet de remplacement. Certains bons planteurs professent que ce qui importe c'est avant tout de couvrir rapidement le sol ; ils essaient même 4×4 avec 3 porteurs et 3 rejets, plus les rejets de remplacement, ce qui porte à 3.750 le nombre de « tiges » à l'hectare, sans compter les jeunes rejets de remplacement.

Il ne semble pas qu'il y ait de doctrine établissant une relation entre l'espacement et le mode d'œilletonnage. Toutes ces dispositions restent théoriques, car il est rare que l'on poursuive l'œilletonnage avec toute la rigueur désirable, peut-être moins par négligence que par défaut de main-d'œuvre. Si l'on songe que peu d'exploitations disposent de plus d'un manœuvre à l'hectare et que la plus grande partie de cette main-d'œuvre est employée aux récoltes qui se succèdent à un intervalle de 7 à 8 jours, parfois de 6, on admettra qu'il y a des circonstances atténuantes.

Cependant il semble bien que si l'on constituait avec la main-d'œuvre non employée aux récoltes une petite équipe spécialisée, on viendrait à bout de cette opération de premier intérêt qu'est l'œilletonnage.

Les quelques planteurs qui replantent actuellement à $2 \text{ m } 85 \times 2 \text{ m } 85$ ou à 3×3 sur le mode de l'I. F. A. C., avec un porteur, un rejet, plus le rejet de remplacement, en acceptent déjà le principe.

Il est un point sur lequel tout le monde s'accorde : la nécessité de choisir les rejets parmi les « sword suckers » ou rejets « baïonnette », reconnaissables à leurs feuilles étroites et à leur pseudo-tronc conique.

Choix du matériel à planter.

On emploie généralement pour la plantation des rejets de 1 m 50 à 2 m qu'on rabat à quelques centimètres au-dessus du collet, ou des secteurs de souches venant d'être récoltés. Ce dernier procédé est quelquefois un appoint sérieux en grande culture où l'on n'a pas toujours à sa disposition des rejets de grosseur convenable en quantité suffisante. Chaque secteur est alors prélevé, autant que possible, avec un œil visible.

A la Compagnie des Bananes, on emploie un procédé curieux de préparation des rejets. Il consiste à les rabattre au-dessous du collet pour éviter le départ du bourgeon central.

A citer encore telle exploitation qui trouve plus expédient de n'employer que des yeux prélevés avec un simple segment de souche, le tout étant planté, non pas dressé, mais couché horizontalement, l'œil en bas.

Entretien.

Pendant longtemps les soins d'entretien se sont résumés à quelques passages à la machette lorsque la végétation

adventice se montrait par trop encombrante. Depuis quelques années, un mouvement se dessine en faveur de l'emploi d'une plante de couverture du genre *Pueraria*.

Au début de l'emploi des plantes de couverture, le *Pueraria* était semé sur buttes largement espacées de 8 m ; les résultats étaient satisfaisants. Cette pratique a été suivie par les planteurs, mais les buttes furent resserrées au fur et à mesure que les semences devenaient moins rares. Actuellement, les semis se font quelquefois à la volée. Sous cette forme, il est évident que les déprédations causées par les escargots sont moins sensibles.

Le choix de *Pueraria Javanica* a été fort heureux, car de tous les essais de plantes de couverture entrepris par l'I. F. A. C. c'est celui qui a donné les meilleurs résultats.

La croyance d'après laquelle le *Pueraria* germe mal sous couvert est infirmée par l'expérience. Il arrive en effet qu'il germe mal, mais cela tient surtout à ce que les graines ont été récoltées dans une vieille plantation « fermée » ; à l'ombre, le *Pueraria* végète bien, mais fructifie peu, et ses graines se forment mal. Pour avoir de bonnes semences, il faut donc récolter dans les parties encore découvertes, ou dans une culture tuteurée, spécialement aménagée.

Le *Pueraria*, une fois enraciné, se développe de proche en proche, grâce à ses stolons. L'enchevêtrement de ses vieilles tiges et l'abondance de son feuillage finissent par juguler toute végétation étrangère. Sa vigueur est telle qu'il résiste au passage du cover-crop et se reconstitue rapidement.

La litière qu'il laisse sur le sol donne une impression de fraîcheur quand on y plonge la main et fait illusion sur son comportement en saison sèche. Mais il n'est pas douteux qu'il continue à évaporer par son feuillage et qu'il est préférable de le faucher dès la fin des pluies, ce que personne ne fait encore. La matière laissée sur place constituerait un paillis économique, paillis si apprécié des horticulteurs et particulièrement des planteurs de bananiers en Guinée.

Il était déjà de pratique courante de dégager les bananiers de la végétation qui pouvait gêner la récolte. Les planteurs n'ont donc pas eu de peine à s'adapter au *Pueraria* dont la végétation a besoin d'être freinée dans un certain rayon autour des souches.

Assolement.

Il existe encore des plantations de 13 ans qui donnent des récoltes appréciables, mais on se trouve devant une végétation inextricable qui oblige à des éclaircissements sur le mode forestier, et les propriétaires eux-mêmes conviennent qu'il est préférable de renouveler au moins tous les 7 ans.

A la Compagnie des Bananes, on replante aussitôt sur le même terrain ; la raison donnée est que les rendements, au lieu de diminuer, ne font que croître avec le temps. Cependant, dans les autres exploitations on préfère changer de place, ou ménager un repos avant de replanter.

Le recul n'est pas suffisant pour qu'on puisse vérifier

la valeur des deux modes, mais il semble bien qu'un assolement soit nécessaire si l'on veut réserver l'avenir. Les années se suivent et ne se ressemblent pas, et il se peut fort bien que les partisans de la replantation immédiate soient restés sous l'impression de quelques années particulièrement favorables. Le rôle de l'I. F. A. C. sera de départager les opinions, et de montrer ce qu'on peut attendre d'un assolement régulier, avec un engrais vert par exemple.

La récolte.

La récolte se fait le plus souvent à la machette, mais quelquefois aussi à l'aide d'un instrument spécial emmanché. On entaille le pseudo-tronc aussi haut que possible du côté où l'on veut faire tomber le régime. Celui-ci entraîne la partie terminale du pied dans une chute lente ; on le soutient aussitôt pour qu'il ne touche pas terre. Un coup de machette l'affranchit, un autre retranche la partie feuillue demeurée pendante, cette partie n'est parfois pas enlevée ; elle contribuerait à amortir les vents.

Les régimes, au fur et à mesure de leur récolte, sont portés à proximité des chemins d'exploitations, où ils sont disposés en « chaînes » sur un lit de feuilles de bananier, en attendant leur enlèvement. Chaque chaîne est elle-même recouverte de feuilles contre l'ardeur du soleil.

L'acheminement du lieu de la récolte à la voie ferrée se fait par camions, plus rarement par Decauville. Le nombre de véhicules utilisés est toujours très important et nécessite parfois l'installation d'un atelier complet de réparations et la collaboration d'un mécanicien européen.

A l'arrivée, les régimes sont comptés, parés, c'est-à-dire que leur hampe est raccourcie à 20 cm au gros bout et à 10 cm au petit, et disposés de nouveau en chaînes après badigeonnage des plaies à la chaux. Mais, cette fois, sous un hangar recouvert d'un clayonnage en feuilles de palmier.

Ce dernier travail se fait quelques heures avant l'arrivée du train et deux ou trois jours avant le départ du navire.

On remarquera qu'il n'est pas question d'emballages, et c'est là l'un des gros avantages du Gros-Michel sur le *Sinensis*. L'épaisseur de sa peau et la disposition particulière de ses « mains » sur le rachis font qu'il supporte les transports sans précautions spéciales.

Parasites.

Peu de parasites sévissent encore au Cameroun.

La maladie de Sigatoka (*Cercospora musae*) existe un peu partout à l'état endémique, mais ne revêt une certaine gravité que dans les régions élevées et brumeuses au-dessus de Lohé. Elle régresse d'ailleurs dès que s'installe la saison sèche.

La maladie du bout de cigare (*Stachyliidium theobromae*) au contraire est restée jusqu'à présent localisée dans ces mêmes régions et sur les hauteurs de Loum. Elle apparaît

presque régulièrement vers la fin août pour disparaître pratiquement vers février. En 1950, ses attaques ont été particulièrement graves, puisqu'elle a causé la perte de 30.000 régimes.

Des moyens de lutte puissants ont été mis en œuvre cette année contre ces deux maladies.

Le charançon du bananier (*Cosmopolites sordidus*) n'est pas encore signalé au Cameroun, mais son proche parent, le *Metamasius*, est très répandu, toujours dans les plantations d'altitude. Ne vivant que sur des souches en voie de décomposition, il est heureusement sans danger.

Rendements.

Les rendements ne peuvent se déduire des quantités exportées et des surfaces plantées, étant donné ce que nous savons du quota et des habitudes des petits planteurs. Il

faut nécessairement prendre l'avis des intéressés ; or, de de leur propre aveu, ces rendements ne dépassent pas 10 à 12 t. à l'hectare dans les meilleures conditions ; ils sont le plus souvent de 8 à 10 t. C'est relativement peu, si on compare aux 25 ou 30 t. qui sont obtenues en Amérique Centrale.

La fréquence des tornades suffirait-elle à expliquer cet écart ? Il ne le semble pas, car si leurs dégâts se chiffrent par 50 à 60 % des pieds cultivés, leur incidence sur la récolte de l'année ne doit pas dépasser 25 à 30 %. Alors, ne faudrait-il pas plutôt en incriminer la politique, non pas du moindre effort, car les planteurs savent à l'occasion ne pas épargner leur peine, mais de l'économie à outrance qui vise, par une erreur d'optique, à maintenir le prix de revient au plus bas ?

E. BOREL et P. PÉLEGRIN,
I. F. A. C.

